«Les coureurs à pied étaient des guignols»

On ne s'en souvient pas, mais enfiler ses chaussures de sport pour trotter sur le bitume a longtemps été très mal vu. Dans *Free to Run*, en salle le 24 février, le cinéaste Pierre Morath retrace l'histoire étonnante de l'émancipation de la course à pied.

En 1967, l'organisateur du marathon de Boston tente d'arracher le dossard de Kathrine Switzer... avant d'être expédié hors du chemin par un coureur.

Keystone-a

Pierre Morath aime les miroirs. Il y a trois ans, le Genevois secouait la Suisse en retraçant le destin d'une personne dont le cadavre était resté deux ans et demi dans son appartement avant d'être découvert. Comment une telle chose avait-elle été possible? Que révélait-elle de notre manière de vivre? Des questions dérangeantes que l'historien aux multiples facettes (voir encadré p. 13) avait adressées à son public dans *Chronique d'une mort oubliée*.

Dans son dernier film – sortie prévue le 24 février –, Pierre Morath refait le coup du miroir. Mais à travers le sport cette fois. Fruit de sept ans de recherches, *Free to Run* retrace l'histoire passionnante de la course à pied. Des premières virées sauvages en pleine nature aux gigantesques marathons détournés par les forces de l'argent, son documentaire dit tout – ou presque – sur l'évolution de notre société.

Vous affirmez que la course à pied a longtemps été considérée comme une activité marginale, voire déviante. Les termes semblent un peu excessifs, non?

Pierre Morath: – Pas du tout. Jusque dans les années 1970, mettre des chaussures de sport et partir dans la rue pour faire du footing n'était pas admis. Ceux qui couraient le faisaient au stade, dans un cadre compétitif très restrictif. Les personnes qui voulaient courir pour le plaisir sortaient la nuit ou se rendaient dans des endroits isolés.

Noël Tamini, le coureur de Saint-Léonard (VS) qui fut le pionnier de la démocratisation de la course à pied, raconte qu'il sautait sur les talus dès qu'une voiture approchait. Les passans du coin lui disaient d'aider son père plutôt que de faire le guignol. Certains automobilistes essayaient même de renverser les coureurs qu'ils croisaient! Aux Etats-Unis, nous avons recueilli de nombreux témoignages allant dans le même sens. L'ancien rédacteur en chef d'une revue consacrée à la course à pied explique avoir été arrêté par la police parce qu'il s'entraînait sans chemise dans un parc. Les agents pensaient qu'ils avaient affaire à un pervers.

Dans l'enceinte du stade, la compétition n'était-elle pas ouverte à tous?

– Jusque dans les années 1970, la course à pied était réservée à une élite, elle n'avait rien de populaire. Dans ce monde, le marathonien était le plus mal considéré. C'était un peu l'ouvrier de l'athlétisme. Il évoluait souvent hors du stade (le marathon

se court sur 42 kilomètres, *ndlr*) et assurait le spectacle: les gens pariaient sur ses courses, ce qui était très mal vu par l'intelligentsia. Les fédérations d'athlétisme interdisaient aux athlètes de toucher de l'argent en raison de leur statut d'amateur. Cela a longtemps compliqué la vie des coureurs professionnels, en particulier ceux issus de milieux modestes.

Et les femmes? Ont-elles toujours eu le droit de courir?
– Non. Les médecins considéraient que la course à pied pouvait leur nuire. Ils croyaient qu'elles allaient développer des hormones mâles et devenir lesbiennes ou perdre leur fertilité. Dans un témoignage, un savant ajoute très sérieusement: «Une femme qui court, ce n'est pas beau». Pour toutes ces raisons, l'épreuve la plus longue à laquelle les filles étaient autorisées à participer en compétition était le 1500 mètres. L'interdiction n'a été levée qu'au début des années 1980!

La scène la plus saisissante de votre film est celle où l'on voit l'organisateur du marathon de Boston poursuivre une femme pour lui arracher son dossard. On a de la peine à croire que cela soit vraiment arrivé...
– Oui. Cette séquence, qui se déroule en 1967, n'avait jamais été diffusée. Il n'en existait que des photos. C'est notre plus grande trouvaille. Je me souviens encore du moment où notre recherchiste à New York a appelé pour annoncer la nouvelle après des jours passés dans les archives de la télévision ABC.

Qui était cette dame que l'on voulait empêcher de courir?
– Elle se nomme Kathrine Switzer. A force d'entraînements, elle était parvenue à convaincre son entraîneur de la laisser tenter sa chance. A cette époque, aucune femme n'avait jamais participé à un marathon. C'était interdit. Une autre Américaine, Bobbi Gibb, avait bien parcouru les 42 kilomètres de Boston l'année précédente, mais de manière anonyme, sans dossard. Kathrine Switzer, elle, s'était inscrite sous le nom de «K. Switzer». On l'a prise pour un homme. Ce n'est qu'après le coup d'envoi qu'un journaliste a prévenu l'organisateur: «Regardez, une femme participe à la course!».

Et que s'est-il passé?
– Furieux, le patron du marathon de Boston s'est mis à la poursuivre. Mais,

Née en Valais, la revue a essaimé dans le monde entier.

FreeToRun/NoelTamini

FreeToRun/RTS

FreeToRun/RTS

De g. à dr. **Morat-Fribourg au milieu des années 1970: femmes interdites!**

Révolution aux Etats-Unis à la même époque: les femmes prennent d'assaut le bitume.

Ci-contre **Steve Prefontaine, le «James Dean de l'athlétisme».**

alors qu'il était sur le point de l'atteindre, un autre participant lui a donné un énorme coup d'épaule, l'envoyant valser de l'autre côté de la route! C'était le copain de Kathrine, un lanceur de marteau bien charpenté. Il avait accepté de l'accompagner, arguant que si une femme pouvait parcourir 42 kilomètres, lui aussi en était capable. Kathrine, à qui il restait trois heures de course, a réalisé un bon chrono malgré cette violente altercation. Et c'est elle qui a attendu le lanceur de marteau à l'arrivée.

FreeToRun/Register Guard

Autre révélation: l'un des piliers de la révolution de la course à pied est un Valaisan de Saint-Léonard. Comment-ce possible?

– Aujourd'hui, on trouve normal d'avoir le droit de courir en ville ou dans les parcs, mais c'est à des passionnés comme Noël Tamini qu'on doit cette liberté. Cet homme est, avec Yves Jeannotat, à l'origine d'une revue internationale de course à pied parue au début des années 1970. Elle s'appelait *Spiridon* – en référence au premier champion olympique de marathon – et a été rapidement traduite en plusieurs langues, ce qui a débouché sur des clubs Spiridon en Allemagne, en France, en Belgique, en Italie et dans une multitude d'autres pays.

«Les médecins affirmaient que la course rendait les femmes infertiles.»

Etonnant! Et quel impact a eu cette revue?

– Elle est devenue l'un des symboles de l'émancipation de la course à pied. Des milliers de personnes ont pris conscience que ce sport devait être ouvert à tous, aux femmes, aux hommes, aux enfants, aux personnes âgées... «La perf' d'accord, la fête d'abord», un des slogans préférés de Noël Tamini, résume bien l'esprit Spiridon. Sierre-Zinal, la première course de montagne du monde, a été organisée en 1974 avec le soutien actif de ce mouvement. A l'époque, le tee-shirt «Spiridon» était porté par des coureurs ou athlètes rêvant de briser les carcans des fédérations. En parallèle, le développement de la médecine du sport, le concept de sport santé et l'implication de grands champions ont fini par faire évoluer les mentalités.

Des champions tels que Steve Prefontaine (1951-1975), le «James Dean de l'athlétisme»?

– Exactement. Steve Prefontaine était une immense star dans les années 1970. Il ne calculait pas ses efforts, courait en tête du début à la fin et gagnait sur toutes les distances. Il a détenu les records des Etats-Unis du 2000 mètres au 10'000 mètres. Mais il habitait dans une caravane. A l'époque, Steve Prefontaine avait beau être un champion, il n'avait pas un sou, car la fédération américaine interdisait aux coureurs de recevoir de l'argent. Rebelle, «Pre», comme on l'appelait, a dénoncé cette injustice jusqu'à sa mort, intervenue dans un accident de voiture. Il avait 24 ans, comme James Dean.

Durant sa carrière, Steve Prefontaine a pu compter sur l'aide d'une

marque de chaussure inconnue à l'époque et devenue incontournable aujourd'hui...

– Si vous vous rendez au siège de Nike, ce n'est pas la statue de Michael Jordan que vous verrez en entrant, mais celle de Steve Prefontaine. Il est amusant de voir comment cette marque, qui symbolisait à ses débuts l'esprit de rébellion, est devenue l'un des symboles du big business.

C'est d'ailleurs par ce renversement que prend fin votre film...

– Oui. Le documentaire se termine à New York. A la fin de l'année 2012, l'ouragan Sandy a ravagé la ville quelques jours seulement avant la tenue du fameux marathon. L'ampleur prise par cet évènement, créé à l'origine par des rebelles du Bronx (!), et surtout les réactions des coureurs disent tout ou presque de l'évolution de la course à pied. Et de la société.

Beaucoup de coureurs qui s'étaient entraînés, avaient payé leur billet d'avion et réservé leur hôtel voulaient courir. Des milliers de maisons avaient été emportées? Près de 50 personnes étaient mortes? On repêchait encore des cadavres? Peu leur importait, ils voulaient faire le marathon. Ils avaient payé pour ça...

La ville a fini par tout annuler l'avant-veille du marathon. Des émeutes avaient éclaté. Les habitants ne comprenaient pas qu'on installe des générateurs pour la course alors que des quartiers entiers étaient privés d'eau et d'électricité.

Est-ce le destin de toute révolution que d'être récupérée?

– C'est le cas aussitôt que les forces de l'argent interviennent. Il y a 45 ans, on montrait du doigt celui qui courait. Aujourd'hui, c'est presque l'inverse qui se passe. Dès que la course à pied est devenue vraiment populaire, certains se sont dit qu'il y avait de l'argent à faire. Pour moi, une course comme le marathon de Genève, reprise il y a quelques années dans un but purement économique, en témoigne. Dans la même ville, la course de l'Escalade suit une toute autre logique. Elle est de plus en plus populaire, mais son développement se fait dans un esprit festif, «à la Spiridon». L'argent est redistribué à travers des programmes éducatifs. Les valeurs morales priment sur les valeurs économiques. C'est rare, mais ça existe. Et puis, comme dit Noël Tamini, «personne ne vous oblige à participer au marathon de New York». Tout le monde a la chance de pouvoir courir librement aujourd'hui. A chacun de choisir sa course. ■

Recueilli par Cédric Reichenbach

Keystone-a

Le marathon de New York est devenu une machine à fric.

Homme-orchestre

Historien du sport, auteur d'ouvrages scientifiques, journaliste et réalisateur, **Pierre Morath** est aussi entraîneur et propriétaire de magasins spécialisés dans le conseil en course à pied.

Plusieurs fois champion suisse en cross et en demi-fond (1500 mètres), il a aussi couru le marathon en 2 heures et 31 minutes. Connu du grand public pour son documentaire *Chronique d'une mort oubliée*, sorti en 2013, le cinéaste s'est également intéressé au *Togo* (2008): l'équipe nationale de football lui a servi de laboratoire pour étudier les problèmes de l'Afrique. Quant à son premier documentaire, intitulé *Les règles du jeu* (2005), il emmenait le spectateur dans les coulisses du Genève-Servette Hockey Club.

Miguel Bueno

Détail intéressant: en dehors de ses multiples activités, Pierre Morath a aussi une vie puisqu'il est l'heureux père de deux enfants âgés de 14 et 9 ans. ■ CeR